

prendre que l'accès des professions libérales a été trop facile, puisqu'un très-grand nombre de leurs membres, non-seulement ignorent le grec et le latin, mais ne savent ni l'anglais ni le français. On laisse les portes ouvertes pour tout le monde, et l'on cherche le coupable qui a fait entrer cette foule! C'est par trop naïf. On accorde un brevet à des petits garçons qui ont fait à peine la moitié d'un cours classique, et l'on dit que les collèges les ont formés pour les professions! C'est vraiment trop naïf encore. Les collèges ne les ont pas formés; ils ne faisaient que commencer cette œuvre, qui vraisemblablement promettait d'être difficile, et ils n'ont avec eux rien de commun, puisqu'ils n'ont pu accomplir leur tâche. L'écoulier qui n'a pas fait tout son cours n'est pas un produit du collège: c'est tout ce qu'on voudra à part cela.

II. Et maintenant, avant d'accuser l'enseignement classique d'être la cause de la pauvreté de tant de jeunes gens, il semble qu'il serait juste d'examiner si les circonstances au milieu desquelles ils sont placés et les difficultés contre lesquelles ils ont à lutter ne suffisent point pour paralyser leurs travaux et leur essor. Il y a dans toutes les professions trop de patrons pour le nombre de clients: c'est là la cause évidente, visible du malaise; mais la position même des étudiants dans ce pays, lorsqu'ils débutent, est aussi une cause de leur faiblesse et trop souvent de leurs échecs.

Il est remarquable que la majorité de nos hommes de professions n'ont pas fait un cours d'études complet, et cependant ils expriment le regret qu'on ne les ait pas rompus aux affaires au lieu de leur montrer le grec et le latin!—Pardon, messieurs, vous ne savez ni le grec ni le latin; si vous aviez appris l'une et l'autre langue, surtout si vous aviez terminé votre cours par deux années d'études philosophiques, c'est-à-dire si vous aviez permis au collège de vous former réellement, vous seriez aujourd'hui de tout autres hommes et vous n'auriez pas à vous plaindre d'avoir été instruits comme il faut. Vous avez été quatre ans au collège, et vous végétez dans votre profession: cela prouve-t-il que vous avez eu tort d'aller au collège? Non, cela prouve que vous auriez dû y aller huit ans.

Il serait curieux de savoir combien de ceux qui ont fait tout leur cours ont à se plaindre du sort aujourd'hui. Dans tous les cas, j'insiste pour qu'on n'accuse pas les études classiques de la misère de ceux qui n'ont fait qu'une moitié de cours, car s'ils ne réussissent pas, ce n'est point parce qu'ils ont été à l'école, mais parce qu'ils n'y sont pas allés assez longtemps. Le peu qu'ils ont appris suffit pour leur donner le désir de sortir de leur condition, mais est insuffisant pour les maintenir dans une autre plus élevée. Aussi les collèges demandent-ils huit années pour faire l'éducation d'un enfant, et ne dissimulent à personne qu'un cours tronqué n'est rien ou presque rien. Le malheur n'est pas que tant de jeunes gens fréquentent les séminaires, mais qu'un si petit nombre finissent leur cours.

Il y a plus. Presque tous nos étudiants sont fils de cultivateurs: c'est dire qu'ils ont été élevés dans les principes de la plus parfaite honnêteté, mais que leur éducation est très-incomplète au point de vue du monde, j'entends des relations sociales; ils n'ont pas l'habitude du commerce de la société; ils manquent de manières, comme on dit aujourd'hui, d'urbanité, comme on disait autrefois; ils sont *rough*, dit l'anglais. J'ignore si quelqu'un se formalisera de ces paroles, mais je sais que je constate un fait admis par ceux mêmes qui, sans en avoir souffert dans l'estime publique, reconnaissent que leur rudesse primitive leur a fait perdre bien des "chances." Pour avoir des clients à la ville il ne suffit pas de s'annoncer dans un journal; il faut encore se créer de bonnes relations, et l'on ne peut y parvenir sans cette habitude du monde, dont le jeune homme le plus spirituel ne saurait se passer. Il y a tel et tel avocat, tel et tel médecin, remarquable par ses talents, que nous voyons végéter toutefois, et à qui il ne manque qu'un peu de manières pour se répandre dans les familles riches et s'attirer par là de nombreux clients. La rusticité n'est pas un vice, non plus que la pauvreté; elle recouvre parfois plus de vertu que la civilité élégante; mais elle n'en est pas moins un grand obstacle à l'avancement de notre jeunesse, et le temps qu'il faut pour le vaincre ou le faire disparaître est à peu près perdu.

La pauvreté est un autre obstacle terrible. Chose singulière! les quelques jeunes gens riches qui prennent une profession ne l'exercent pas; ils sont précisément dans les conditions qu'il faut pour devenir des hommes remarquables en se consacrant à l'étude, et ils aiment mieux battre le pavé tout le jour, garder des chevaux, ou faire la chasse. Ceux qui veulent se mettre dans l'exception ont toutes les peines à se faire prendre au sérieux, tant le public est habitué à la règle générale.

La presque totalité des étudiants sont pauvres, et la première préoccupation de chacun doit être, non pas de se rendre capable dans sa spécialité, mais de gagner de l'argent pour vivre. Rien de plus pénible que de voir

aux prises avec les réalités de la vie des talents délicats, vifs, hardis, qui demanderaient le grand air, un ciel sans orages pour se développer et donner la pleine mesure de leur capacité. Trop souvent, hélas! ils en viennent à se souiller pour un peu d'or, car il est excessivement difficile d'être honnête pour celui qui, obligé de vivre comme un *monsieur*, a le gousset vide comme un journalier: hâtons-nous de le dire cependant, presque tous montrent un vrai courage. Les étudiants en droit, pour ne point parler des autres, sont tristement partagés. L'héritage qui leur était destiné a été employé à payer leur cours d'études, et ne recevant presque plus rien de leur famille, ils sont obligés d'écrire comme des mercenaires à la Cour des Enquêtes afin de gagner quinze piastres tous les mois pour payer leur pension. Avocats, ils sont parfois réduits à regretter cette source de revenus, car les clients sont rares et le Pactole coule toujours loin d'ici.

On reproche à ces jeunes gens de n'être pas assez pratiques: le fait est qu'ils le deviennent trop. En attendant la clientèle, ils font des affaires, ils vivent d'expédients. Voici un jeune avocat qui, depuis deux ans qu'il exerce, n'a eu que deux ou trois causes à la Cour Supérieure; ce qu'il gagne à la Cour de Circuit ne suffit certainement pas pour le défrayer, et il n'a pas un sou vaillant: voulez-vous dire comment il a pu subsister, si ce n'est au moyen de mille et une petites transactions plus ou moins étrangères à sa profession? Il est devenu homme d'affaires, ce qui l'aurait fait rayer des cadres du barreau français, si jamais il avait pu s'y faire admettre. On s'étonne de le voir si souvent dans les rues, marchant tout pensif ou tout agité: n'en doutez plus, il court après la fortune qui ne vient pas à son bureau. Vivre, voilà la grande inquiétude; de l'argent, voilà la grande chose à acquérir.

Or dites-moi ce qu'il reste de temps pour étudier à l'homme ainsi préoccupé; dites s'il est étonnant qu'il se décourage quelquefois ou que son intelligence s'engourdisse au milieu de tant de tracasseries et de luttes misérables contre le sort; dites s'il est besoin de rechercher dans le cours classique, dans l'étude du grec et du latin, le secret de ces existences flétries!

Je connais quelqu'un à Montréal qui, il y a une quinzaine d'années, après un brillant cours d'études, s'étant décidé à étudier le droit, arriva un bon jour dans notre ville avec deux écus dans son gousset pour toute fortune. Il eut d'abord la chance d'être admis comme clerc dans un bureau très-fréquenté, et la chance encore plus belle à ses yeux d'y recevoir un salaire annuel de quinze louis, à la condition de travailler pour ses patrons depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir. Mais avec quinze louis par année on ne vivait pas à Montréal, même à cette époque. Le courageux étudiant devait donc songer à gagner sa vie après ses longues journées d'un travail ardu et trop ingrat. Pour cela il se mit à donner des leçons de français et de latin dans quelques familles. Afin de se trouver à point chez ses élèves, il dinait quelquefois à neuf heures du soir. Qu'importe! il était libre ensuite et pouvait ouvrir ses auteurs de droit, auxquels il consacrait ordinairement de deux à trois heures chaque nuit. Au bout d'une cléricature régulière, il fut admis à la profession, ayant subi, au dire des journaux, "un examen qui lui faisait honneur," et comme ses patrons l'estimaient beaucoup, ils le prirent en société moyennant une somme de cent louis par année dans les produits de la clientèle. Le jeune homme était au comble du bonheur; mais il dut faire la plus grosse besogne du bureau avec les mêmes appointements durant cinq ans! Il est aujourd'hui un des premiers avocats de Montréal. Cependant, si j'avais à dire qu'il n'a pu être un homme remarquable et n'a fait que végéter, seriez-vous étonnés? Non, car bien d'autres, moins vigoureusement trempés, auraient succombé sous le poids de ces difficultés de la vie. Or la plupart de nos jeunes compatriotes rencontrant ces mêmes difficultés sur leur route, pourquoi s'étonner que si peu parviennent au but sans fatigue, surtout lorsqu'on sait que l'époque actuelle, à cause de l'encombrement des professions, est moins favorable que les temps d'autrefois?

III. Il me paraît donc évident que le collège n'est responsable ni de l'encombrement des professions ni des nombreux échecs de notre jeunesse. Au fait, s'il en était autrement, ne serait-ce pas bien singulier? On décrit un état de choses déplorable, et l'on s'écrie: Voilà ce que produit l'éducation classique! Mais si l'on avait raison, ne faudrait-il pas dire que le peuple canadien est la plus étrange nation qui soit sous le soleil? Quoi! s'instruire fait du mal! Étudier huit ans pour se préparer à la vie est une mauvaise tactique! Mon Dieu! où allons-nous? Les autres peuples sont parvenus à la gloire et à la fortune en s'instruisant; nous entendons répéter partout que ce siècle est un siècle de lumières, que le présent et l'avenir appartiennent à la science popularisée, et nous, chétifs Canadiens, nous ne devons toucher à cet arbre de la science, sous peine de mort! la science pour nous est le fruit défendu! Non, il n'en saurait être ainsi: nous ne

sommes pas irrémédiablement condamnés à l'ignorance et à la médiocrité, et la présomption est que l'on fait erreur, que nos maux ne sont pas attribuables à l'instruction que nous recherchons.

Aussi bien, reconnaissons-le, on ne conteste pas d'une façon générale la nécessité des études; on se plaint, au contraire, qu'il y ait trop peu d'industriels et de marchands instruits. Mais où prendront-ils leur instruction, si ce n'est dans un collège classique? Dans les *académies commerciales*, répondez-vous. Alors ils seront instruits sans l'être, comme dit Monsieur Prudhomme. Car si vous appelez s'instruire apprendre la grammaire, l'arithmétique et la tenue des livres avant l'âge de vingt ans, vous n'êtes pas difficiles, et vous ne préparez guère la jeunesse à exercer quelque influence et à jouer un rôle tant soit peu actif dans le monde: vous formez des gardes-comptoir, vous ne faites pas des citoyens.

L'idée d'éloigner les enfants des collèges classiques afin qu'ils ne manquent pas d'être des hommes pratiques, est une idée positivement bizarre, car c'est vouloir du même coup qu'ils soient toujours médiocres. Quittes à être obligés plus tard de contrecarrer les goûts de leurs enfants, les pères de famille doivent sans crainte leur faire donner cette éducation classique qui assurera leur prédominance dans la carrière qu'ils embrasseront. Pense-t-on qu'en Angleterre et en France on écarte des grands collèges ceux que l'on destine aux arts pratiques, de peur qu'ils y contractent des goûts qui les en détournent? Allez-y voir, jeune homme qui avez refusé d'être négociant parce que vous pouvez lire Homère, et si vous n'avez pas tous les jours à rougir de votre ignorance devant des industriels, je consens à passer condamnation sur toutes nos maisons de haute éducation.

Il faut être instruit, tout le monde en convient; on diffère seulement sur la nature de l'instruction convenable à notre pays. A quoi servent le grec et le latin? dit-on toujours. Vaudrait autant se demander à quoi sert d'être un esprit cultivé. Les langues grecque et latine servent à savoir le français, et cela suffirait pour leur faire trouver grâce dans ce pays. Mais leur plus grande utilité peut-être est d'aider à former l'intelligence. La réflexion que requiert l'étude des langues mortes développe plus l'esprit que tous les calculs et toutes les expériences des gens pratiques. Je citerai sur ce sujet quelques lignes d'Ozanam dans son *Discours sur la puissance du travail*:

« Les lettres donc sont demeurées maîtresses, et c'est vainement qu'on a voulu leur contester la part qui leur est faite dans l'instruction publique, et qu'on a voulu la restreindre. L'erreur de beaucoup de gens est de se méprendre sur les études où l'on a coutume d'appliquer la jeunesse. Le but prochain qu'on s'y propose n'est point précisément le savoir, mais l'exercice. Il ne s'agit pas tant de littérature, d'histoire, de philosophie, choses qui s'oublieront peut-être, que d'affermir l'imagination, la mémoire, le jugement, qui demeureront. Ces langues anciennes, auxquelles plusieurs voudraient qu'on donnât moins d'années, sont les plus admirables formes qu'ait jamais revêtues la parole humaine; et, s'il est vrai que la parole modifie la pensée, ne voyez-vous pas que l'esprit, obligé de se modeler longtemps sur les types grecs et latins, en gardera nécessairement les impressions puissantes? Dans ces leçons de tous les siècles, dans ce commerce journalier avec tout ce qui fut grand, il se forme plus que l'esprit, je veux dire le caractère. Et quand, au sortir des bancs, on devrait perdre jusqu'au souvenir des auteurs qu'on y explique, ce serait encore un bienfait considérable que d'avoir été nourri de bonne heure à l'idée du devoir, que d'avoir appris à obéir, et de savoir au moins s'appliquer et se contraindre, ce qui est le secret des affaires et le grand art de la vie humaine. Il se pourra que, d'un grand nombre d'élèves, on fasse peu d'écrivains et d'orateurs: il en restera, ce qui vaut mieux, des citoyens utiles et des chrétiens persévérants. Il en est de l'éducation comme de l'héritage du labourer: ses enfants y cherchent un trésor, ils y firent lever des moissons. »

Tout cela est bel et bon, observe-t-on, mais ne donne pas de quoi manger.— Non, si l'on se fait notaire; oui si l'on devient marchand ou agriculteur.

On insiste et l'on dit que dans les sociétés américaines il faut avant tout se préparer à l'industrie, au commerce et à l'agriculture.—Fort bien! mais la meilleure des préparations, c'est un cours classique. Ceux qui, pouvant s'instruire, ne le font pas, sous prétexte qu'ils se destinent au commerce, se méprennent du tout au tout sur leur intérêt; car ils renoncent volontairement à une supériorité certaine pour l'avenir.

Dans les sociétés américaines, où l'initiative individuelle est aussi nécessaire que libre, il importe avant tout d'être instruit. Les mille transactions du monde des affaires, où l'on ne peut compter que sur soi-même, demandent un esprit éclairé, et dans les relations sociales la culture intellectuelle inspire une confiance et assure un prestige qui s'expriment toujours par de grands avantages pécuniaires. Cela est vrai, surtout pour le Canada, qui compte des hommes instruits seulement dans les professions ou peu s'en faut. Pour la vie publique, si active sur ce continent, et à laquelle chacun est appelé à prendre part, la nécessité de l'instruction est encore plus